

Le ROI DU PLATINE

Par NORMAN SILVER

(Adaptation de Pierre LUGUET et Gabrielle KAHN)

Le jeune homme hésita. Puis, subitement nerveux :
— Eh bien ! c'est précisément cela, mon cher monsieur Bartle. J'ai confiance en vous, et puis on peut vous raconter mes petites affaires. J'ai un besoin absolument urgent de quinze cents livres. Est-ce que vous pourriez ?
— Pas sur la succession, monsieur. Pas sur la succession. Mille regrets. Mais si j'osais, monsieur... Si vous me permettez d'être assez hardi... Je possède en propre quelques milliers de livres, monsieur Tangye... Et c'est à votre pauvre père que je les dois, pour ainsi dire, puisqu'il était assez bon pour m'autoriser à faire en petit les opérations qu'il faisait en grand. Si vous me permettez, monsieur, Bernard était enchanté et le faisait voir.
— Mais, je n'osais, mon cher monsieur Bartle ! Mais je crois bien que vous êtes un bon et brave garçon, mon ami. Mais vous ne le regretterez pas, c'est moi qui vous le promets. Vous allez me donner cet argent aujourd'hui même, n'est-ce pas ? J'ai été assez malade pour jouer avec un certain... un certain Morton, et je me suis fait décevoir. Cet homme a une chance de tous les diables !
— Morton ? demanda Bartle. S'agit-il de Morton, d'Edward Morton, le millionnaire ?
— Il s'appelle bien Edward Morton. Et il paraît riche, en effet.
— Alors, ne vous tourmentez pas pour lui, monsieur Bernard. Le Morton en question s'est noyé en essayant de sauver votre père.
— C'est bien lui. Malheureusement, monsieur Bartle, avant de mourir, il a cédé sa créance à une certaine personne et il faudra que je paie quand même. Allez me chercher quinze cents livres. Je vous en rendrai deux mille le jour même où j'entrerai en possession. Voulez-vous d'autres garanties ?
— Un simple reçu suffira, monsieur. Préparez-le, s'il vous plaît, pendant que je cours à la banque chercher l'argent.
Bartle disparut en toute hâte. Bernard Tangye profita de son absence pour lire la relation de la mort de son père et de Morton.
Bartle rentra bientôt et se mit à compter les bank-notes sur un coin de table. Bernard prit une plume et commença la rédaction de son reçu.
Et tous deux, prêteur et emprunteur, étaient si absorbés dans leurs opérations respectives, qu'ils n'entendirent ni la porte s'ouvrir, ni un bruit de pas qui se produisit derrière la cloison de glace d'accès.

Bartle prit les billets de banque, et se mit à les compter à son tour.
— Qu'est-ce que vous faites donc là ? demanda tout à coup une voix grave.
— Les deux hommes levèrent des yeux chargés d'horreur.
— Devant eux, sombre et pâle, se tenait Robert Tangye !
XL
PARRICIDE
— Mieux de stupeur, pouvant à peine en croire leurs yeux, Mathieu Bartle et Bernard Tangye restèrent immobiles, les regards fixés sur l'homme qu'ils avaient cru mort.
Lentement, le secrétaire passa ses mains sur ses paupières comme pour en chasser l'ossification d'un cauchemar. Puis s'étant convaincu qu'il n'avait pas affaire à un fantôme, et que Robert Tangye était bien là, en chair et en os, il revint à son humilité habituelle avec une souplesse admirable. Pour en donner une première preuve, sans doute, il reprit les bank-notes qu'il venait de passer à l'infortuné Bernard, et, pour la première fois, il osa parler.
— Nous sommes heureux, monsieur, d'avoir à constater que la presse a commis une erreur grossière. Nous vous avons bien sincèrement cru mort, monsieur.
— Je le vois, répondit froidement le roi du platine. Mais ajouta-t-il en désignant les billets de banque, je vous croyais mieux au courant de la loi, monsieur Bartle.
— Vous voudrez bien m'excuser, monsieur, cet argent est à moi. Je viens de la retirer à la National Provincial. Vous savez que j'ai suivi vos opérations financières sur une petite échelle. J'ai ainsi quelque économie. Mr. Bernard était généralement le croyais votre héritier, j'ai eu le pouvoir, pour éviter un scandale...
Robert Tangye se tourna vers son fils, qui était assis sur le bout de la table et balançait une jambe, indolamment.
— Est-ce vrai ? demanda-t-il.
— Oui, monsieur.
— Avez-vous vu votre père ?
— Le millionnaire s'adressait maintenant au secrétaire. Il l'interpella si vivement que l'autre n'eut pas le temps de remettre les billets dans sa poche.
— Quinze cents livres, monsieur, répondit Bartle, assez hésitant.
— Quel usage doit destinée cette somme ?
— Le millionnaire paraissait ne plus donner aucune attention à la présence de son fils.
— Je crois, monsieur, confessa-

Bartle avec une répugnance visible, que monsieur votre fils avait perdu cet argent au jeu, contre un certain M. Morton.
— Bien, prenez une lettre.
— Le millionnaire posa son chapeau sur le bout de son bureau et prit place dans son fauteuil.
— Écrivez : "A M. Wigmore. Veuillez remettre au porteur, sur présentation de la présente, l'original du testament que j'ai fait, il y a quelques jours, et prendre rendez-vous avec moi, quand il vous plaira, pour la préparation d'un autre. Bien à vous."
Puis, tandis que Bartle recopiait cette note à la machine à écrire, il se mit à lire rapidement le courrier qui avait été classé pendant son absence. Bernard restait immobile et oisif.
— Hélas ! Robert Tangye fut prêt à signer.
— Vous porterez cette lettre vous-même, monsieur Bartle, et vous attendrez une réponse.
Le secrétaire ne se le fit pas dire deux fois ; il avait hâte de déchirer à cette entree, qui devenait lugubre.
Robert Tangye se remit à parcourir sa correspondance, mais Bernard s'était approché de lui.
— Vous avez l'intention de me déshériter ? demanda-t-il brusquement.
— Oui, répondit le père froid et grave. Je ne vous laisserai pas un shilling. Vous ne direz pas que je ne vous ai pas averti ?
— Et que comptez-vous que je vais faire ? Mendié ?
— Je vous le répète, répondit Robert Tangye, vous n'avez plus à compter sur moi pour absolument rien. Vous auriez perdu le triple contre toute autre personne, que je serais peut-être encore venu à votre secours. Mais celui-là... cet individu... ce Morton !
— Vous exprimez de singuliers sentiments pour l'homme qui vient de risquer sa vie pour sauver la votre, mon père, et qui est mort de son dévouement, à ce qu'on dit.
— C'est un mensonge abominable ! s'écria le millionnaire. Il vit ! Il vit ! Pour notre malheur ! tous !
— Pour notre malheur ? Et qu'avons-nous donc à redouter de Morton ?
— De le saisir. Et cela doit suffire. En vous liant avec lui, en jouant avec lui, en perdant contre lui, vous vous êtes irrévocablement fermé le cœur et le malheur est votre père. Vous êtes moins qu'un étranger pour moi, maintenant. Écrivez-moi d'ailleurs de votre présence.
— Je vais le faire. Vous savez que je suis sans le sou.
— Tant pis. Je n'y puis rien. Vous avez un frère qui vous pourra peut-être.
— Mon frère ? que vous avez classé comme moi, le pauvre garçon, parce qu'il avait commis le crime d'aimer sans votre permission...
— Sortez !
— J'ai mieux aimé mourir de faim qu'aller lui demander un morceau de pain. Ce fils de millionnaire a bien assez, maintenant, de sa vie à gaspiller...
— Il l'a voulu.
— Il l'a voulu. Et il a eu le malheur d'avoir un père pour qui rien n'est arde, en dehors de sa fortune et de son audition.
— Si vous ajoutez un mot, je vous chasserai !
— Vous me feriez chasser, dit et votre honneur sera comblé, pour ainsi dire, par Bernard sur le ton d'un ordre qui devenait de plus en plus avoué. Vous êtes un être sans cœur et sans entrailles. Vous me classiez, vous me placez à la déesse, et maintenant au crime. Mais moi, je vous meurtre. Et c'est moi qui ai raison.
— Bernard !
— Calmez-vous, soyez tranquille, vous n'avez pas longtemps à attendre les conséquences de votre conduite. Il ne me plaît pas, après avoir vu ce millionnaire, de faire des semelles de plomb dans Londres. Un coup de poing aura vite fait de vous débarrasser de moi.
— Vous ?
— Tout à l'heure.
Robert Tangye, que la fureur avait également gagné, poussa un strident sifflet de rire.
— Vous !... répéta-t-il. Mais est-ce qu'un démenti de votre sorte a le courage du suicide ?
— Prenez garde ! répéta Bernard. Ne me poussez pas à bout.
Sa main s'était posée sur le manche de l'arme, et l'avait saisi d'un mouvement nerveux.
— Le père s'élevait, se leva.
— La police ! cria-t-il, appelez la police ! Au meurtre !
Bernard, complètement aveuglé par la fureur, poursuivit son père.
— Sois maudit ! cria-t-il. Envoie chercher la police !... Et aussi le bourreau !
En parlant, le jeune homme avait levé la main trois fois. Trois fois le poignard avait frappé la poitrine de son père.

En le voyant debout, devant lui, plus menaçant que jamais, en constatant qu'il ne tombait pas, qu'il ne chancelait pas, le paricide se mit à rire. Il regarda le millionnaire avec des yeux égarés, balbutia des mots incohérents.
Puis il porta les mains à son front, poussa un cri terrible et s'élança vers l'escalier.
Le millionnaire tremblant, livide, regarda son fauteuil, où il tomba. Ses doigts jouaient machinalement avec trois déchirures de son vêtement, sous lesquelles il sentait l'acier de la cote de mailles.
Enfin, un soupir qui ressemblait à un sanglot sortit de sa gorge, et il prononça d'une voix brisée :
— Oh !... Calver !
XLI
JOCELYN BARNARD SORT DES TENEURES.
Lorsque Benjamin Fernyhoogh entra de son bureau, le soir même, il paraissait fort agité.
— Marient appela-t-il en pénétrant dans le petit salon ; il brandissait un énorme journal.
— Marion, mon enfant, j'ai de bien tristes nouvelles à l'annoncer, ainsi qu'à ta sœur... à Jocelyn Barnard.
— Quelles nouvelles papa ?
— Ah ! ma pauvre enfant c'est épouvantable !... Mais où est donc Monica ?
— Dans sa chambre. Elle a un peu de migraine. Ce n'est rien. Mais ces nouvelles ?
— Robert Tangye est mort en mer, et M. Morton, notre locataire, s'est noyé en essayant de le sauver.
Marion étata d'un grand éclat de rire, et son père resta stupéfait.
— Comment ! C'est là l'effet que produit la mort de ce pauvre homme ?
— Mais il n'est pas mort du tout, papa. Il est à côté, dans la salle à manger. Il prend le thé. Il est gai comme un pinson. Il y a un quart d'heure qu'il me tapine.
— Bien réconforté plus ? Il s'était précipité des mains tendues, dans la pièce où l'hunchai son locataire.
— Ah ! monsieur !... Ah ! mon cher monsieur ! Comment je suis heureux de vous voir ici, s'écria le brave homme. Et en homme content !
— J'avais le me me suis mieux porté, monsieur Fernyhoogh.
— Je vous en félicite chaleureusement, monsieur... Mais que disiez donc tous les jours ?
— Et qu'ils ne savent pas, comme à l'habitude. Vous pouvez constater que je suis très vivant ; et que j'ai bon appétit.
— Je n'ai pas bien heureux, monsieur. Mais cependant, dans ce qu'on raconte, il doit y avoir quelque chose de vrai ?
— Il y a quelque chose de vrai, en effet ; M. Robert Tangye a pris un bain, et moi aussi, par la même occasion.
— Ah !...
— Et c'est tout.
— Bon, ce serait un récit détaillé de l'aventure, mais il ne faut pas que Morton ne se souvienne probablement pas d'appuyer sur le compte rendu de sa traversée.
— Quelques heures plus tard, Fernyhoogh se levait dans sa chambre, et Monica, le cœur remué, lui apportait son dîner, la table dressée.
— Vous avez été souffrante, ma chère enfant ? Vous n'êtes encore guère mieux ?
— Cette simple question mit deux larmes au bord des yeux de Monica, qui avait la plus grande peine à dissimuler son chagrin.
— Ce n'est rien, monsieur, balbutia-t-elle.
— Oh ! je vois bien que vous souffrez. Pardonnez-moi de paraître indiscret. Vous avez une peine, un chagrin ?... N'oubliez pas que je suis tout à votre disposition, si j'avais le bonheur de pouvoir vous être utile à quelque chose. Mes cheveux blancs ne permettent peut-être de vous parler ainsi. La douleur que vous subissez en ce moment est une douleur morale, est-ce M. Guy Chesters qui l'a causée ?
— Les jours de la jeune fille se tendaient pour elle.
— Pauvre petite !... Un obstacle s'est dressé entre vous et votre bonheur. Voulez-vous me dire lequel ?
— Ne me le demandez pas, monsieur, je vous en supplie, répondit Monica en larmes.
— Bien mon enfant ; je ne vous demanderai plus rien, puisque cela vous fait de la peine. J'ai beaucoup vécu ; j'ai vu beaucoup de monde, et j'ai constaté souvent que les jeunes gens sacrifient leur bonheur à des inutilités. Il n'y a qu'une chose qui compte ici-bas : aimer et être aimé. Quand au reste, je suis très riche, vous le voyez ; eh bien ! je redonnerais volontiers mon pauvre, si en le redonnant, je pouvais rappeler à la vie celle... Mais ne parlons pas de cela. Il est inutile que je vous attriste de mes souvenirs au moment où vous avez à supporter vos peines personnelles.

Comment va M. Guy Chesters ?
— Bien, je pense, monsieur. Mais je vous en prie, laissez-moi partir.
— Partez, mon enfant, partez. Je le répète, cependant, j'aurais eu grande joie à vous être utile.
A Continuer.
LES LOUFS SE MANGENT ENTRE EUX.
Berlin.—Les troupes et la police stationnées en garnison à Posen, dans la Prusse, se sont mutinées et ont attaqué et blessé leurs propres officiers.

Les Moustiques Propagent la Malaria

Évitez-vous de ce danger et torture, en vous servant de quelques gouttes de

Goodnight

Il chasse les moustiques. Agréable et salutaire, sentant comme une forêt de pins. Garantit pour chasser les moustiques, il vous assure, vous est rendu. Ne tache pas la toile la plus fine. Une bouteille de ce bon produit plus d'un mois. Aussi recommandé comme préservatif contre les mouches, punaises, teignes, poux, mites, etc.

The Yeropine Co.,
Montgomery, Ala.
L'Académie Chasseuse des Moustiques.

A été mon Bienfaiteur

DIT UNE DAME AU SUJET DE CARDUI, EN LOUANT CE TONIQUE DES FEMMES POUR SA BONNE SANTE

Cleveland, Tenn.—Mme Joanna Folker, de cette place, après avoir pagé des bienfaits obtenus par l'usage de Cardui il y a douze ans de cela quand ce remède lui rendit toute sa santé et sa force, dit en se sentant mieux... Les douleurs avaient disparues de suite et je pouvais marcher sans souffrance. Après mes forces et ma santé... et dans 3 semaines je pouvais faire presque tout mon ouvrage.
C'est une bonne médecine qui m'a fait beaucoup de bien. C'est le Cardui qui m'a rendu mes forces et santé pendant les dernières 4 ou 5 années. Je le recommanderai toujours.
Cardui devrait faire pour vous ce qu'il a fait pour des milliers d'autres femmes. Il devrait vous aider. Essayez Cardui.
plus ; quatre ou cinq ans plus tard je me suis encore servi du Cardui. J'avais... et je pouvais à peine me traîner sur mes pieds et d'autre pour longtemps et souffrais de plus en plus. Je souffrais de douleurs dans le bas du ventre et du dos... Je pouvais à peine faire mon travail... et très pénible pour moi de marcher, de me baisser, de décider à prendre le lit, ou de tenir une semaine, et à retourner au Cardui, mes vieux amis.
Deux ou trois jours après avoir recommencé l'usage du Cardui je

Bottin des Sociétés Françaises

Société Française de Bienfaisance et d'Assistance Mutuelle de la Nouvelle-Orléans, organisée le 14 mars 1883. Local de la société, 4820 St. Anne. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, François Bildstein; Secrétaire, A. J. Bonnamer; Trésorier, William Gomez. Séances le 1er et 3ème jeudi de chaque mois, au local de la société.

Local des réunions au coin des rues Dryades et Poydras.

La Société de 14 Juillet, incorporée le 25 avril 1890. (Ecole gratuite pour garçons.) Local de la société, au coin des rues Esplanade et Bourbon. Officiers: Président, F. Bildstein; Premier Vice-Président, Charles D. Foucher; Deuxième Vice-Président, H. Dabozis; Secrétaire, Adrien Daste; Trésorier, L. F. Martin. Séances le samedi de chaque mois, au local de la société.

Les Enfants de la France, fondée en septembre, 1891. Local social, 710 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, J. Labourdelle; Deuxième Vice-Président, I. Fournier; Trésorier, J. Darribère; Secrétaire aux minutes, A. Daste; Secrétaire aux finances, H. J. Mathé. Séances le deuxième mardi de chaque mois, au local de la société.

L'Alliance Franco-Louisianaise, fondée le 16 octobre, 1908. Officiers: Président, J. M. Vergnolle; Vice-Président, Emile Euyser; Secrétaire, André Lafargue, 407 Rue Carondelet. Local des réunions: l'Union Française, 928 Rue de Remparts, le deuxième samedi de chaque mois à 4 heures p.m.

Le Secours à la France, fondée le 23 août 1916. Local social, 740 Avenue de l'Esplanade. Officiers: Président, J. A. Buisson; Premier Vice-Président, L. A. Marin; Deuxième Vice-Président, J. Darribère; Trésorier, Mlle Amélie Pétol; Secrétaire, Mlle M. Despax. Réunions générales le dernier vendredi de chaque mois, au local de la société.

Société de Secours Mutuels France, fondée le 10 avril, 1891. Officiers: local des réunions aux bureaux suivants: M. le Consul de France du Président, Banque Hibernia. Président, J. Honneur; Président, J. La Société Protectrice des Laïques, J. Prou; Vice-Président, F. Landa; Organisée en 1879. Incorporée en 1907; Secrétaire, J. Serio; Trésorier, 1884. Officiers: Président, Johnnier, A. Gaillard. Local social: Bories; Vice-Président, N. Charvoz; Secrétaire, F. E. Fagot; Trésorier, P. Cazalat. Séances le mercredi de chaque mois, au local premier lundi de chaque mois de la société.



WRIGLEY'S

All three brands sealed in air-tight packages. Easy to find - It is on sale everywhere.

Look for, ask for, be sure to get WRIGLEY'S The Greatest Name in Goody-Land





Flavor Lasts



Camel Cigarettes

LES CAMELS remplissent les qualités que vous pouvez souhaiter dans une cigarette de tant de manières nouvelles. Elles sont extraordinaires en arôme, si rafraichissantes, si douces, bien que si satisfaisantes. Vous réalisez vivement leur qualité supérieure et devenez un fumeur de Camels enthousiaste.

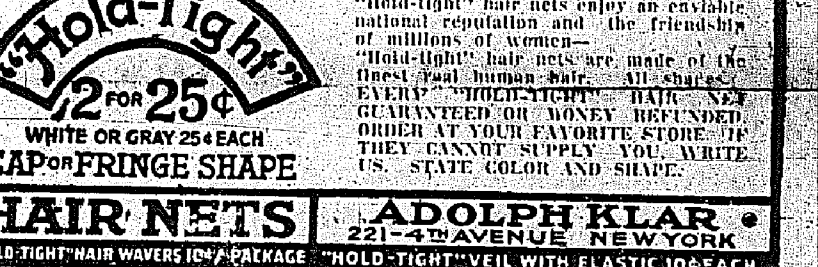
Les Camels sont entièrement différentes de n'importe quelle autre cigarette que vous ayez déjà fumées. Leur mélange expert de tabacs turcs choisis et de tabacs domestiques choisis assure non seulement leur douceur étonnante et leur goût rafraichissant mais, élimine n'importe quel après-gout ou odeur déplaisante. Vous préférez ce mélange à n'importe quel autre tabac fumé seul.

Fumez les Camels librement. Elles ne vous fatigueront jamais le goût. Le mélange prend soin de cela. Comparez les Camels avec n'importe quelle cigarette au monde à n'importe quel prix.

18 cents a package




R. J. REYNOLDS TOBACCO CO. WINSTON-SALEM, N. C.



Hold-Tight hair nets enjoy an enviable national reputation and the friendship of millions of women. Hold-Tight hair nets are made of the finest wool human hair. All shades. EVERY HOLD-TIGHT HAIR NET GUARANTEED TO MONEY REFUNDED. ORDER AT YOUR FAVORITE STORE. IF THEY CANNOT SUPPLY YOU, WRITE US. STATE COLOR AND SHAPE.

HAIR NETS ADOLPH KLAR 221-4 AVENUE NEW YORK

"BLUE BONNETS" The Aristocrat of New Fabrics. The exquisite quality of this new cloth is only equalled by its practical utility. Transcendently beautiful, yet firm, full bodied and wonderfully durable. Washes without wrinkling, repels dust, launders beautifully. Absolutely dye fast. Exclusively suitable for all manner of costumes in or out of doors. Also for draperies and furniture coverings. In a broad range of patterns and colorings. If your dealer doesn't carry "Blue Bonnets" send us this ad with name of dealer and we will send him samples and ready line of your nearest.

LESLER WHITMAN & CO., Inc., 881 Broadway, N. Y.